

LA NOUVELLE HELOÏSE DE ROUSSEAU, UN ROMAN EPISTOLAIRE PHILOSOPHIQUE ET SENTIMENTAL

Stéphane PUJOL, Maître de conférences HDR littérature française, Université Paris Nanterre

Partie 1 – L'intrigue de *La Nouvelle Héloïse*

Ce roman de Rousseau publié en 1761 dont le titre complet est *Julie ou La Nouvelle Héloïse ou Lettres de deux amants habitants d'une petite ville au pied des Alpes* recueillies et publiées par Jean-Jacques Rousseau, a littéralement subjugué des générations de lecteurs et a marqué de son empreinte toute l'évolution ultérieure du genre. L'époque qui a reconnu ses hésitations, ses troubles et ses impasses, et y a vu la perspective d'un dépassement de ses propres contradictions.

Essayons donc de comprendre plus en détail les raisons de son succès ainsi que ses caractéristiques. Mais tout d'abord, rappelons l'intrigue de cette œuvre majeure du dix-huitième siècle. *La Nouvelle Héloïse* raconte l'histoire d'un amour impossible auquel vient se substituer un amour raisonnable. Rousseau a voulu transcender la passion par la vertu et réhabiliter celle-ci en la présentant sous un jour moins austère. Dans sa correspondance, Voltaire explique que c'est un roman, je cite « dont le héros va au bordel et dont l'héroïne fait un enfant avec son précepteur ». C'est malveillant et c'est un peu court. On peut tenter de le résumer autrement. Le roman se divise en six parties.

Dans la première, Julie d'Etanges, jeune aristocrate habitant sur les bords du lac Léman, s'éprend de son jeune précepteur roturier et sans fortune. Son père, un baron entiché de noblesse, a promis sa fille en mariage à l'un de ses amis, Monsieur de Wolmar. Désespérée, Julie se donne à son amant. Apprenant les sentiments de sa fille, le baron entre dans une terrible colère et le jeune précepteur doit s'éloigner.

La deuxième partie permet à l'amant de Julie, exilé à Paris, de peindre de façon critique les mœurs de la capitale.

La correspondance entre les deux jeunes gens est découverte par la mère de Julie, la mort de cette dernière marque le début de la troisième partie. Contrainte par son père au mariage, craignant d'avoir causé la mort de sa mère, Julie avoue s'être engagée auprès de son ancien précepteur. Le père demande que cet engagement soit rompu. Julie tombe gravement malade de la petite vérole, son amant revient et contracte volontairement la maladie. Bouleversée par cette preuve d'amour, Julie envisage de continuer leur liaison. Mais lors de la célébration de son mariage avec Monsieur de Wolmar, sa conversion intervient, suivie d'une période d'apaisement et de bonheur conjugal. Après avoir pensé au suicide, son amant embarque pour l'Angleterre.

Dans la quatrième partie, Julie coule des jours heureux auprès de son mari, de ses enfants et de sa cousine Claire dans la petite communauté de Clarens. Lorsque l'amant revient finalement, elle avoue son passé à Monsieur de Wolmar, lequel convie néanmoins le jeune homme, auquel Claire a donné le surnom définitif de Saint-Preux, à venir s'installer sous le toit familial.

La cinquième partie permet de décrire la parfaite économie domestique de Clarens.

Dans la dernière partie, après qu'un de ses enfants ait manqué de se noyer et qu'elle se soit jetée à son secours, Julie va contracter une maladie qui lui sera fatale. Durant sa longue agonie, elle avouera

la persistance de son amour pour Saint-Preux et sa déception de n'avoir pas su convertir son athée de mari.

Voyons à présent les raisons du succès de cette œuvre emblématique du roman épistolaire.

Partie 2 – Les raisons de son succès

Le succès de cette histoire est immédiat. Il est foudroyant. Exploitant une fois de plus le procédé bien connu du roman épistolaire comme du roman-mémoires, Rousseau a fait croire à la fiction de l'être véritable et il s'est présenté comme l'éditeur de cette correspondance. De très nombreux lecteurs souvent anonymes vont lui écrire pour lui faire part de leurs réactions et de leurs sentiments. Tantôt on s'identifie à Julie, tantôt à Claire, tantôt à Saint-Preux. Pour la première fois dans l'histoire de la littérature, le public et son auteur entrent dans un échange suivi. Rousseau devient une sorte de directeur de conscience pour des lecteurs qui trouvent dans ce roman non plus une morale théorique mais une volonté de vivre loin du monde et des vanités, cherchant à concilier coûte que coûte bonheur et vertu.

Madame de Staël désignera ainsi Rousseau comme, je cite : « celui qui a su faire une passion de la vertu, qui a consacré l'éloquence à la morale, et persuadé par l'enthousiasme ». Avant d'être une utopie inachevée, la petite communauté de Clarens est d'abord la fiction du simple bonheur. Elle incarne une forme d'idéal philosophique à travers des êtres parfaits mais humains et sensibles. Elle permet, selon le mot même de Rousseau dans les *Confessions*, de vivre, je cite : « au pays des chimères ».

Partie 3 – Les différentes lectures possibles du roman

Par ailleurs, nous constatons que *La Nouvelle Héloïse* n'est presque plus lue aujourd'hui excepté des spécialistes ou des curieux. Comment expliquer ce paradoxe qui vaut d'ailleurs pour d'autres best-sellers du Siècle des Lumières ? Le lecteur moderne peut en effet être rebuté, moins par la longueur du roman que par le caractère artificiel de ses dialogues ou par le style parfois trop raisonneur des lettres, lorsqu'elles prennent l'allure de longues dissertations.

Il faut pourtant relire *La Nouvelle Héloïse*. Certains extraits ressemblent à ces fragments de discours amoureux de Roland Barthes, bien que l'œuvre de Rousseau soit tout sauf fragmentaire. Alors que Saint-Preux revient à Clarens après un exil de deux ans pour y retrouver Julie désormais mariée, il écrit, je cite : « Le monde n'est jamais divisé pour moi qu'en deux régions, celle où elle est et celle où elle n'est pas. La première s'étend quand je m'éloigne, et se resserre à mesure que je m'approche, comme un lieu où je ne dois jamais arriver. Elle est à présent bornée aux murs de sa chambre. Hélas ! Ce lieu seul est habité ; tout le reste de l'univers est vide ».

Tous les moments de la passion amoureuse, tous les doutes, toutes les incertitudes, les angoisses se retrouvent donc dans ce roman, transposés dans un univers à la fois réel, la campagne suisse, Paris, Genève, et rêvé, la communauté utopique de Clarens. Prise entre l'athéisme froid de Wolmar et son ardente foi chrétienne, entre ses devoirs d'épouse et sa tendresse pour Saint-Preux, Julie semble auréolée de sainteté. Son renoncement puis sa mort en forme d'apothéose finale ont une valeur d'édification morale.

Dans ces conditions, il n'est pas surprenant qu'on ait pu lire *La Nouvelle Héloïse* à la fois comme un roman philosophique et comme une leçon apologétique. L'athéisme y dialogue avec la religion, le

souci rationaliste avec les raisons du cœur, la piété avec la passion amoureuse. Julie touche tous les lecteurs et se prête à toutes les lectures, ce qui n'a pas peu contribué à son étonnant succès. On pourra enfin être sensible à la lecture qu'en propose le marquis de Sade, lequel extrapole, à partir de la tension constitutive du roman entre être et devoir être, sur une problématique majeure de l'existence humaine.

Je cite Sade : « On ne peut réfléchir sur les préceptes de la morale, sans être étonné de les voir tout à la fois estimés et négligés ; et l'on se demande la raison de cette bizarrerie du genre humain, qui lui fait goûter des idées de bien et de perfection, dont il s'éloigne dans la pratique ». Sade a compris que les héros de *La Nouvelle Héloïse* ne sont pas de purs modèles de vertu, même s'ils s'efforcent d'en parler le langage. Ils sont tout ce que l'homme voudrait être, tout ce qu'il est et ce qu'il n'est pas.